

Malaise dans le groupe, de la négligence dans la psychanalyse au déclin dans la société.

Début 2017, l'hebdomadaire « l'Obs » a organisé des journées intitulées « le progrès est-il d'actualité ? ». Dans ce cadre, Edgar Morin tint une conférence au cours de laquelle, dans ses conclusions, il avançait, je le cite, « **Le progrès, c'est quand le « je » s'épanouit dans le « nous », c'est ça le progrès humain** ».

Il faut être particulièrement audacieux et optimiste pour, encore, oser parler de « progrès humain ». En effet, quotidiennement nous ne cessons d'entendre des témoignages du délitement des relations entre humains. Peut-être que d'autres pys institutionnels partageront avec moi cette idée qu'une de nos tâches, ambitieuse et quelque fois désespérante, consiste à tenter de contrer cette dégradation.

J'en prendrai comme illustration ce qu'il nous est donné à entendre via le dispositif des groupes d'analyse de la pratique. Dans ces groupes, au-delà de la classique plainte défensive, les professionnels font entendre leur douleur engendrée par la métamorphose des institutions du champ sanitaire et sociale. Ces lieux se transforment en établissements visant à être « rentables » engendrant la perte des relations « humaines ». Par exemple, l'informatisation des dossiers patients vient remplacer les échanges directs – les transmissions - entre professionnels. Les temps informels qui permettaient le bavardage et la créativité disparaissent. Pourtant nous en connaissons la nécessité notamment pour donner à chacun un vécu d'appartenance à un groupe, à une équipe.

Nous pourrions multiplier les exemples de modalités de dégradation également dans les mondes médicaux, de l'éducation nationale ou autres.¹

La proposition d'Edgar Morin peut, dans ce contexte, apparaître comme une gageure. Mais, cela dit, sa proposition mérite notre attention.

Alors voici quelques réflexions qui en découlent.

Edgar Morin ne remet pas en question l'émergence du « je ». Mais il indique que, cette émergence est féconde que d'être en accord (comme on parle d'accorder des instruments de musique), en harmonie avec le collectif, ce qu'il appelle le « nous ».

C'est sur ce point qu'en tant qu'analyste je me suis sentis interpellé car ce que dit Morin conduit à questionner ce que la psychanalyse, les psychanalystes peuvent dire de ce « nous ».

¹ Cela dit, il est à craindre que ce discours ne soit que la reprise d'une vieille antienne. En 1957, Albert Camus ne disait-il pas déjà, dans son discours de réception du prix Nobel : « chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde ne se défasse ».

Dans le DELRIEUⁱ concernant les écrits de Freud et dans le KRUTZENⁱⁱ pour ce qu'il en est de ceux de Lacan, aucun renvoi n'est indiqué à un concept « nous ».

Bionⁱⁱⁱ, dans son étude des petits groupes, ne l'évoque pas plus.

Aucune trace non plus de ce « nous » chez les tenants de la psychanalyse groupale. Ces derniers utilisent non pas le « nous » mais le « on ». Ce « on » n'étant pas le lieu de l'épanouissement du « je » mais celui de son évanouissement. Je cite « la notion de groupalité psychique souligne le paradoxe et la division du sujet dans son statut singulier-pluriel. Le sujet singulier-pluriel condense le paradoxe d'être simultanément multiple et un, (...), de **se fondre dans l'indifférenciation d'un « on » anonyme et désobjectivé** ou d'y prendre une place singularisante et de pouvoir se penser comme **Je en s'en dissociant** »².

Le groupe est pensé comme lieu de perdition pour le Sujet. Montaigne le disait à sa façon : « quand les hommes s'assemblent, leurs têtes s'étrécissent »³.

L'opposition Sujet-groupe n'est-elle pas aussi présente aux origines de la psychanalyse ? Effectivement c'est en soustrayant l'hystérique aux effets de groupe que Freud inventa la cure type. Contrairement à Charcot, Freud substitue l'espace groupal spectaculaire en espace analytique car, pour lui, sans cet espace l'hystérique ne peut trouver sa propre parole.

Est-ce sûrement aussi ce que Lacan prolonge, complète, à sa façon, dans l'Etourdit en écrivant : « je mesure l'effet de groupe à ce qu'il rajoute d'obscénité imaginaire à l'effet de discours » ? L'effet de groupe est présenté encore une fois comme renforçant la fonction essentielle de méconnaissance attachée à l'imaginaire.

Mais à vouloir se dégager de cette obscénité, Lacan en vient à considérer comme désespérée la tâche de construire un lien social dans le groupe des psychanalystes « mon entreprise est désespérée, dit-il, parce qu'il est impossible que les psychanalystes forment un groupe ».⁴

Comme toujours les formules ramassées de Lacan peuvent prêter à confusion et/ou à malentendu.

Faut-il entendre dans ses propos qu'il supposait que les analystes ne peuvent pas être pris dans les effets de groupe car ils en sont avertis et s'en dégagent en les évitant ?

² René KAES, *Le Groupe et le sujet du groupe*, DUNOD, 1993, p 309-310

³ Cette citation est donnée par Olivier REY dans son livre « une folle solitude, le fantasme de l'homme auto-construit, Seuil, 2006 dont je recommande la lecture notamment pour ses réflexions qui permettent d'étayer une critique de la notion d'autonomie.

⁴ Sans reprendre les propos de Lacan sous le même angle que lui je recommande néanmoins la lecture du superbe article d'Alain DENIAU, « partir de l'Etourdit » qui date de juin 2012 et que vous pouvez trouver facilement et gratuitement sur le site cairn.

Ce qui n'était peut-être qu'un constat (constat d'échec ?) pour Lacan n'a-t-il pas été entendu à l'époque par les analystes comme vérité, voire comme injonction à ne pas faire groupe ?

Ce propos « impossible que les psychanalystes forment un groupe » n'a-t-il pas produit cette **négligence** à traiter la question du groupe et des groupes analytiques ? Certains auteurs⁵ vont plus loin dans la critique et pense, je cite, que « ce propos parmi les rares et décisifs que Lacan a énoncé sur le groupe, indique une vraie question ; mais il a eu comme effet (de groupe) de verrouiller la recherche pour tout un courant de la psychanalyse, en dénonçant les effets de groupe **au lieu de les proposer à l'analyse** ».

Précédemment j'évoquais les groupes d'analyse de la pratique. Cette activité me semble précieuse pour maintenir « quelque chose » de la psychanalyse dans les institutions. Je pense que nous sommes nombreux à la pratiquer. Mais nous le faisons, me semble-t-il, en toute discrétion. Elle ne bénéficie pas de l'élaboration à laquelle elle pourrait prétendre. Peut-être, pourrions-nous nous la proposer à l'analyse ?⁶

Revenons à la question de la possibilité ou non de former un groupe. Si nous nous appuyons sur les travaux de Bion, le problème se pose différemment : il n'y a pas d'impossibilité à faire groupe car ce qui s'avère impossible est de **ne pas pouvoir ne pas faire groupe**. Y compris donc pour les psychanalystes !

Est-il possible avec la psychanalyse de penser, alors, un « nous » qui ne soit pas « contre » le sujet, contre le « Je » mais qui puisse accompagner son épanouissement ?

La réponse à cette question est importante car nous savons que le discours analytique participe à la structuration de la société. Citons comme indices de cela , dans des registres variés, l'influence de la psychanalyse sur la création artistique, le discours de Dolto sur l'éducation des enfants, etc.

Dans les institutions, nous entendons sans cesse parler des projets d'accès à l'autonomie des patients, des résidents⁷, des usagers etc. Or ce discours désastreux pour le collectif et pour les sujets eux-mêmes ne se soutient-il pas, en partie, du discours analytique sur l'opposition sujet-groupe précédemment évoquée ?

⁵ Cf référence René KAËS p 70-71 du livre cité en référence à la fin de ce texte.

⁶ Je suis ravi que les journées de Dinard m'aient permis de rencontrer Jean-Yves BROUDIC et David DUPOND avec qui j'espère prolonger nos discussions sur ce sujet. J'ai pris aussi en note de la remarque de Laurence GILLOIRE sur la nomination de ces groupes « analyse de la pratique » à laquelle elle préfère « analyse des pratiques ». Nous aurons à en reparler. Une question venant de la salle sur une distinction entre groupe d'analyse de la pratique et supervision est resté sans réponse de ma part car je n'utilise pas le terme de supervision. Il ne me dit rien car je ne super visionne rien. Dans ces groupes j'essaye d'entendre ce qui se dit ou pas.

⁷ Je suis toujours étonné que dans les écrits des établissements on écrive « résidents » qui indique un étranger en résidence en France et non pas résidents (ceux qui résident dans une résidence). Comme si les personnes accueillies étaient des étrangères. Ce qui n'est vrai que dans certains foyers – CADA, etc.

Revenons à la question : est-il possible avec la psychanalyse de penser un « nous » qui ne soit pas contre le sujet et si oui comment le penser ?

En philosophie et dans l'antiquité grecque le *noûs*, *noos* est l'esprit, l'intellect, la raison. Pour Platon *noûs* désigne le plus souvent la partie la plus divine de l'âme, de l'intelligence.

Il est intéressant de penser le « nous » comme étant une partie de la psyché. Est-ce que nous pourrions l'élever au rang d'instance ? et donc de l'écrire « Nous » avec une majuscule. Une instance qui viendrait compléter les autres instances et dont la fonction serait de permettre la création d'un lien social particulier ? ce lien serait celui de sujet à sujet et non pas celui de sujet à objet. N'y aurait-il pas un au-delà de la relation d'objet ?

Cette supposée instance n'est-elle pas celle qui pourrait advenir en fin d'analyse ? Des analysants peuvent trouver un autre destin à leur analyste que de le mettre en place d'objet a, à laisser chuter, à quitter « en claquant la porte ». Un autre destin possible consiste à le mettre en place de « simple-sujet » ? « Simple-sujet » c'est-à-dire pris, lui aussi, par le désir, la castration, qui a à faire avec la jouissance, ses symptômes, son rapport compliqué au savoir, à la vérité, etc.

Lacan n'en venait-il pas exprimer une idée semblable quand il disait, dans sa réponse au commentaire de Jean Hyppolite, « le sujet (...) commence l'analyse en parlant de lui sans vous parler à vous, ou en parlant à vous sans parler de lui. Quand il pourra **vous parler de lui**, l'analyse sera terminée » ? Ce que je traduis par « lorsqu'il pourra parler de sujet à sujet ».

Le progrès humain, que permettrait l'analyse, ne serait-il pas que le Sujet s'épanouisse auprès d'autres qu'il appréhende en tant que, **eux aussi**, sujets et non comme des objets. Des autres sujets avec qui il peut constituer, *en lui*, un « Nous » ?

Sur quelle base le sujet peut-il constituer cette instance ? Peut-être sur celle **d'un manque commun** qui s'inscrit dans la psyché tout comme l'enfant et sa mère inscrivent en eux, chacun à sa façon, le sevrage, la perte de l'objet commun, le sein. Cette inscription du côté de l'enfant pourrait être pensée comme l'inscription originelle de la constitution du « Nous ». Ce qui leur permettrait, de pouvoir se vivre, se soutenir en tant que « Nous » (qui peut, en conséquence, inclure le père).

Ce « Nous » viendrait donc caparaçonner le « Je » tout comme le nom vient « augmenter » le prénom. Le sujet trouvant ainsi une plus grande richesse de mouvements, psychiques et physiques. Tel que le dit un célèbre proverbe africain que je tords un peu mais sans en changer le sens : « seul je vais plus vite, à plusieurs nous allons plus loin ». Cette phrase, par une torsion supplémentaire, devient « Seul, « Je » va plus vite, avec « Nous », « Je » va plus loin et/ou plus longtemps.

Ma récente hypothèse, fragile j'en conviens, d'une instance « Nous », s'avère, j'en suis surpris moi-même, féconde dans ma clinique notamment auprès de personnes vivant l'exclusion sociale. Elle me permet aussi dans l'analyse « pure » d'entendre, de comprendre certaines positions de sujets ou de groupes.⁸

Elle me permet de saisir notamment, sinon cela me resterait incompréhensible, que nous nous soyons donné l'occasion de nous retrouver ensemble ici pendant deux jours !

Gilles MONCHICOURT

Nuits St Georges, le 30/09/2017

Texte pour Dinard complété après les journées

ⁱ DELRIEU Alain, Sigmund FREUD index thématique, ed ECONOMICA, 2008

ⁱⁱ Henry KRUTZEN, Jacques Lacan Séminaire 1952-1980, index référentiel, Anthropos, 2003

ⁱⁱⁱ Wilfried R.BION, Recherches sur les petits groupes, PUF, bibliothèque de psychanalyse, 1965

⁸ Un analysant décrit très bien comment il a pu quitter les deux positions décrites dans la chanson de Georges MOUSTAKI, « Ma liberté » : il est sorti de la prison d'amour et sa belle geôlière » (son premier couple) mais sans se perdre dans la liberté qui fait tant souffrir « pour pouvoir satisfaire tes moindres exigences ». Dans son nouveau couple il me dit clairement qu'il s'épanouit en devenant **aussi** sujet de sa vie.